

Unir le féminin et le masculin, vivre enfin au pluriel!

Hélène Chapdelaine-Desperrier et Martine Beaulne

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chapdelaine-Desperrier, H. & Beaulne, M. (1980). Unir le féminin et le masculin, vivre enfin au pluriel! *Jeu*, (16), 188–190.

«maîtresse de Jacques», «mère de Clément». Ces personnages, existant uniquement par les rôles masculins qui les entourent, n'améliorent pas l'image des femmes au théâtre. Je me dis aussi que les comédiennes ont une grande part de responsabilité dans leurs choix: tant qu'on proposera des rôles d'ingénues, de femmes idiotes et, surtout, tant qu'il y aura des comédiennes pour accepter ces rôles, il y aura du théâtre sclérosé, non-conforme aux réalités des femmes d'aujourd'hui.

Dieu merci, les femmes écrivent de plus en plus! Je pense ici à Marie Laberge de qui j'ai créé le très beau texte *Profession: je l'aime*. Je pense à Monique Proulx et à *Vie et mort des souris vertes*. Ces rôles magnifiques pour une comédienne, ces rôles de femmes qui disent leur vie haut et clair et parfois avec maladresse, ces rôles de deux auteurs «humanistes» sont sans doute les plus beaux de ma courte «carrière», parce que tellement complexes, vivants et ressemblants.

Le problème, bien sûr, ne se pose pas de la même manière face aux créations collectives. Quand tu participes à une création collective, libre à toi d'imposer ton idée, de rejeter des critères dégradants. La liberté de parole existe pour tous, il n'y a qu'à la prendre cette parole! Ça prend du temps, de la patience et bien des discussions, mais c'est le sort de toute création.

Ma vie me ressemble. Mes actes théâtraux me ressemblent. Ce que je vis nourrit ce que je fais au théâtre. Ce que je dis au théâtre ressemble souvent aux paroles de mon quotidien. Pour moi, les problèmes au théâtre ne se situent pas là, mais se posent ailleurs, et d'une façon plus complexe. Mais ça, c'est une autre histoire...

manon vallée, février 80.

unir le féminin et le masculin, vivre enfin au pluriel!

Le Parminou, une coopérative de travailleuses et de travailleurs de théâtre, des femmes et des hommes qui se côtoient quotidiennement dans leur travail.

Des femmes et des hommes âgés en moyenne de vingt-huit ans, qui ont subi, comme plusieurs, toute une éducation sexiste et qui oeuvrent à s'en défaire un peu plus chaque jour, au gré des auto-critiques et des critiques. Des femmes et des hommes qui refusent de continuer à vivre dans des mondes séparés, qui veulent unir leur féminin et leur masculin, vivre enfin au pluriel.

Il fut un temps, au début du Parminou, où le collectif était très majoritairement constitué d'hommes. Ce qu'on vivait à ce moment-là, c'était d'abord un problème de minorité face à une majorité. C'était difficile pour les gars de reconnaître cette minorité féminine, de faire face à cette réalité spécifique. On nageait parfois dans la confusion, se traitant de part et d'autre de misogyne et de féministe. Les spectacles étaient alors très masculins. Mais on décida d'un commun accord de changer la composition du groupe, de faire entrer d'autres filles dans la troupe.

Plus tard, le problème s'est présenté à l'inverse; il y a eu un jour plus de filles que de gars dans la troupe. Les difficultés entraînées par le fait d'être minoritaires ont été vécues, cette fois-là, par les hommes, et c'est ainsi qu'on a vérifié, chez nous, l'importance d'équili-

brer les sexes.

En six ans, dans notre travail et dans nos vies, il y a eu tout un chemin de parcouru sur le plan des relations entre les hommes et les femmes.

À force de discussions,
À force d'évaluations,
À force de réajustements,
À force d'énergies,
À force d'amour,
Peu à peu, l'égalité se développe dans notre collectif.

Dans une troupe comme la nôtre, il faut s'impliquer à plusieurs niveaux. Être comédiennes n'est qu'une dimension de notre travail; l'organisation, le fonctionnement font aussi partie de nos tâches. Nous administrons différents comités et, une fois par mois, nous nous réunissons afin de prendre des décisions. Durant ces réunions, il arrive encore souvent que les gars s'assoient d'un bord de la table et les filles de l'autre. Réflexe conditionné? Regroupement instinctif? Division naturelle? Complicité? Mais, quand vient le temps de voter des propositions, paroles de femmes valent paroles d'hommes, et les clans disparaissent complètement.

Bien sûr, il y a encore des domaines où les terrains sont à partager. S'il est facile de partager le ménage, la préparation des repas en tournée et, en général, toutes les tâches collectives, il n'en va pas de même dans tous les secteurs. S'il faut partir demain matin en tournée et qu'une bande de frein de l'autobus est à changer, c'est probablement un gars qui le fera, parce que les hommes ont appris, dès leur enfance, à faire ce genre de choses. Relents de notre formation? Nécessités de production. Faire fonctionner à plein temps une troupe comme la nôtre, arriver à en vivre, supposent une lutte quotidienne pour faire reconnaître notre travail et la

façon dont nous pratiquons notre art. Très souvent, il nous faut être efficaces à tout prix et c'est au nom de cette efficacité que nous retombons dans certains rôles masculins et féminins, parce que s'échanger nos connaissances prend du temps, et le temps nous manque souvent. Il y a aussi la langue qu'il faut transformer. Faire du théâtre, c'est prendre la parole. Notre langage, écrit et parlé, est masculin. Nous ne voulons plus que le masculin l'emporte sur le féminin; il nous faut changer notre écriture, faire parler nos personnages différemment.

C'est à l'extérieur du Parminou qu'on rencontre des problèmes en tant que femmes. S'agit-il de passer une entrevue à la radio ou à la télévision qu'on sent aussitôt tous les préjugés qui persistent au sujet des femmes. On est cataloguées dans la classe des femmes, la classe des diminuées. Mais, comédiennes ou pas, c'est un peu la même chose pour toutes les femmes:

Se faire siffler dans la rue,
Mépriser en affaires,
Sous-estimer au travail,
Exploiter dans nos maisons,
Se faire appeler au masculin,
C'est affaire de femmes!

Nous sommes conscients et conscientes d'être des marginaux sociaux dans notre façon de diviser les rôles et les tâches à l'intérieur du groupe. Les réalités des hommes et des femmes au théâtre Parminou se ressemblent beaucoup. La grosse différence inébranlable est biologique. Les femmes accouchent, les hommes participent.

Avoir des enfants n'est pas facile! La gestation et l'accouchement restent inévitablement reliés aux femmes. Notre organisation nous donne du temps pour la maternité, mais aussi pour la paternité. Par contre, nous avons des limites

économiques et il nous faudra collectivement planifier les naissances. Si toutes les femmes du Parminou fécondaient en même temps, on risquerait d'avoir de sérieux ennuis financiers et des problèmes d'organisation du travail. Le Parminou ne pourrait prendre à sa charge autant d'enfants et, jusqu'à maintenant, ça s'est avéré très difficile de concilier enfants et travail.

Notre métier et notre choix d'organisation requièrent presque toute notre attention, notre passion, notre engagement et c'est là-dessus qu'actuellement on centre notre questionnement. Il ne faut pas compter sur la société actuelle, telle qu'elle est organisée politiquement et économiquement, pour permettre aux femmes et aux hommes de mettre au monde des enfants en toute liberté et en toute sécurité.

Nous savons que les enfants sont notre relève et nous pensons qu'il faut, tout de suite, refaire l'éducation, éliminer les fausses différences, les injustices et les barrières entre garçons et filles. Nous croyons profondément qu'il faut véritablement transformer la société pour que les femmes, les hommes et les enfants puissent vivre ensemble et égaux dans un monde unifié.

**hélène chapdelaine*-desperrier,
martine beaulne
du théâtre parminou, mars 80**

* Chapdelaine est le nom de ma mère.

histoires d'amour... histoires de théâtre!

«J'veux faire du théâtre...» J' pense que j'ai toujours voulu en faire. Du plus loin que j'me rappelle, une main de femme (celle de ma mère) me poussait pour que j'aie dire ma récitation. À quinze ans, je plonge dans les ateliers de théâtre; j'me sens en force: y a plein de filles. «J'te jure qui sont rares les gars dans les ateliers...» Ça nous intriguait, mais ce qui nous importait le plus, c'était de pouvoir nous exprimer avec toute notre effervescence d'adolescentes.

D'école en collège, j'me retrouve à l'option-théâtre de Brébeuf. Souvenirs d'une gang de filles, enthousiastes, folles comme ça ne se peut plus, travaillant jusqu'aux petites heures du matin; souvenirs de filles «toujours ensemble», enfermées dans les loges à s'parler de «Tampax à la mode», pis d'amour.

Un an plus tard, me v'là acceptée au Conservatoire, «le grand», «l'important», la-vraie-vie-pis-la-vraie-formation... Dans notre classe, on s'est vite aperçu que les six filles représentaient des «emplois» du théâtre traditionnel: «la petite-drôle», «la grand' tragique», «le beau body», «la douce aux yeux bleus», puis «la moyenne ben cute». Ben non, on les a eus! On a contesté les *patterns* qu'ils voulaient nous imposer. Et j'ai vécu là le plus bel exemple d'une solidarité de filles; pendant nos trois ans de dur travail, ils n'ont jamais senti une once de compétition entre nous autres. Même que la rumeur courait dans les couloirs du Conservatoire que les filles étaient